

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 www.hippodromedouai.com
 hippodrome
 douai scène nationale

UN PROPHÈTE

Jacques Audiard

Né le 30 avril 1952 à Paris.

Fils du réalisateur et dialoguiste Michel Audiard. Jacques Audiard se destine au professorat, mais après des études de lettres avortées, il se lance dans le cinéma et débute comme monteur.

Au début des années 80, il s'essaie avec succès à l'écriture de scénarios. Il signe ainsi les scripts de *Réveillon chez Bob !*, *Mortelle Randonnée*, *Baxter*, *Fréquence meurtre* ou encore *Saxa*.

Il passe à la mise en scène en 1994 avec

Regarde les hommes tomber, sombre road movie qui met en scène deux hommes que tout sépare, interprétés par Mathieu Kassovitz et Jean-Louis Trintignant. Le film remporte le César du meilleur premier film ainsi que le prix Georges-Sadoul.

Deux ans plus tard, le cinéaste retrouve

Mathieu Kassovitz pour son second long métrage, *Un héros très discret* (prix du meilleur scénario au festival de Cannes 1996), qu'il adapte du roman homonyme de Jean-François Deniau.

Celui qui se considère comme un artisan du cinéma met cinq ans pour réaliser son film suivant,

Sur mes lèvres, une histoire d'amour sur fond de polar noir avec Emmanuelle Devos et Vincent Cassel. Ce troisième film récolte 9 nominations aux Césars dont celles du Meilleur film et du Meilleur réalisateur, remporte celui du meilleur scénario et permet à Emmanuelle Devos d'être sacrée meilleure actrice.

Fort de ce succès, Jacques Audiard s'attelle au remake de *Mélie pour un tueur*, de James Toback.

Soit *De battre mon cœur s'est arrêté*, titre qui fait allusion à la chanson *La Fille du Père Noël* de Jacques Dutronc.

Il y dirige un Romain Duris tiraillé entre ses aspirations artistiques et la brutale réalité du milieu dans lequel il évolue, entre le souvenir d'une mère pianiste et la présence d'un père rude et égoïste (Niels Arestrup) qui magouille comme lui dans l'immobilier. Jacques Audiard avoue qu'il aimerait tourner plus régulièrement mais son premier métier de scénariste laisse des traces : se consacrer consciencieusement à l'écriture de ses scénarios lui prend beaucoup de temps.

C'est donc quatre ans après *De battre, mon cœur s'est arrêté* que naît *Un prophète*, qu'il présente comme un anti *Scarface*.

Le film, porté par la prestation de son acteur principal Tahar Rahim, remporte le Grand Prix au festival de Cannes 2009.

2009 (sortie France : 26 août 2009) - France - couleur - 2h29 - int-12 ans

film de **Jacques Audiard**

scénario : **Thomas Bidegain** et **Jacques Audiard**, d'après un scénario d'**Abdel Raouf Dafri** et **Nicolas Peuffaillit** - image : **Stéphane Fontaine** - montage : **Juliette Welfling** - premier assistant réalisateur : **Serge Onteniente** - décors : **Michel Barthélemy** - costumes : **Virginie Montel** - musique : **Alexandre Desplat** - son : **Brigitte Taillandier**, **Francis Wargnier**, **Jean-Paul Hurier** et **Marc Doïsne** - effets spéciaux : **Julien Poncet de la Grave** - directeur artistique : **Étienne Rohde** - production : **Why Not Production**, **Chic Films** et **Page 114** - productrice : **Martine Cassinelli** - distributeur : **UGC**.

avec : **Tahar Rahim** (Malik El Djebena), **Niels Arestrup** (César Luciani), **Adel Bencherif** (Ryad), **Reda Kateb** (Jordi le gitan), **Hichem Yacoubi** (Reyeb), **Jean-Philippe Ricci** (Vettorri), **Gilles Cohen** (Prof), **Antoine Basler** (Pilicci), **Leïla Bekhti** (Djamila), **Pierre Leccia** (Sampiero), **Foued Nassah** (Antaro), **Slimane Dazi** (Lattrache), **Jean-Emmanuel Pagni** (Senti), **Farid Elouardi** (l'Arabe), **Salem Kali** et **Alaa Oumouzone** (les prisonniers mutins), **Sonia Hell** (une matonne).

GRAND PRIX - CANNES 2009

ENTRETIEN AVEC JACQUES AUDIARD

Le Figaro - D'où vous est venue l'idée de faire un tel film ?

Jacques Audiard - Faire un nouveau film, c'est avant tout mener une réflexion au cœur d'une rivière souterraine. Au début, cela implique des mouvements d'idées, des vagues de désirs confus, d'envies nouvelles et d'échecs perçus dans vos précédents films. Et soudain, au milieu de ce bouillon, tombe un sujet qui cristallise toutes vos attentes.

Quel a été le déclic ?

Sur ce film, c'était surtout une question de casting. À la fin du précédent, *De battre mon cœur s'est arrêté*, je me suis rendu compte que j'avais jusqu'ici travaillé avec les mêmes acteurs, les mêmes équipes, la même famille de techniciens. J'ai voulu rendre compte du réel d'une autre manière, en élargissant ma palette d'acteurs. J'ai voulu faire bouger les lignes de mon imaginaire, changer d'icônes, faire un film multiculturel, multiracial. C'est pour cette raison que j'ai réalisé le casting d'*Un prophète* un peu au pied de biche. Il faut croire que c'est bingo !

Comment avez-vous découvert Tahar Rahim, qui réalise une remarquable performance d'acteur dans le rôle de Malik ?

J'ai découvert Tahar à l'arrière d'une voiture, sur le tournage de la série télé *La Commune* de Philippe Tribois. J'ai tout de suite eu l'intuition que ce serait lui. Mais j'ai auditionné une trentaine de comédiens. Je l'ai fait revenir plusieurs fois. Et à chaque fois, c'était vraiment bien. Il y a chez lui quelque chose de juvénile que je ne trouvais chez aucun des autres.

Comment définiriez-vous Malik ?

Pour moi, il est dorénavant indissociable de Tahar Rahim. Le personnage issu du scénario originel était plus dur que le Malik qui évolue dans le film aujourd'hui. Tahar l'a rendu presque charmant, angélique. Il n'a pas besoin d'ajouter de pathos dans ses répliques. Tout est déjà dans le regard. Malik el-Djebena n'est pas Tony Montana, c'est un héros de notre temps.

Il fallait un certain culot pour plonger le spectateur durant deux heures et demie en taule, quasiment sans lumière...

Vous savez, la clarté est une denrée rare en centrale. Durant les seize semaines de tournage, j'ai eu le temps de m'apercevoir que les trouées de lumière étaient palpables. Tourner dans une série d'espaces clos relève pour moi d'un casse-tête d'un genre nouveau. C'est à ce moment là que j'ai pris conscience qu'*Un prophète* était mon plus gros film. Le plus lourd en tout cas. Cela m'a un peu angoissé d'ailleurs, alors qu'on peut dire que je ne suis pas vraiment un perdreau de l'année.

Contrairement aux grands films carcéraux américains, *Alcatraz*, *la Grande Évasion*, *Rock* ou même les séries récentes telles qu'*Oz* ou *Prison Break*, votre film évite les facilités et les effets de caméra. On sent même chez vous une rigueur toute janséniste...

En réalité, le film chassait de lui-même les effets de mise en scène. En tout et pour tout, nous n'avons dû sortir les rails que deux fois pour effectuer un travelling. Sur le plateau, c'est le dispositif scénaristique qui gueulait ses ordres, avec une autorité de maton. Mais il s'agit quand même d'un film de genre. J'en ai respecté les codes à ma façon.

Comment qualifieriez-vous la complexe relation qui s'établit durant le film entre le jeune Malik et César Luciani, le parrain corse, incarné par Niels Arestrup ? On pourrait croire que s'instaure entre eux une sorte de rapport filial. Mais ce serait une erreur. Je crois plutôt qu'il s'agit de relation entre un maître et son esclave. Le personnage d'Arestrup est imprévisible. On sent que tout peut arriver. Malik

Les personnages chez Audiard sont toujours « très discrets », ils n'en deviennent pas moins des « héros ». Le Malik d'*Un prophète* a ainsi ceci de commun avec Albert d'*Un héros très discret* que, doté d'une sorte de sixième sens, il perçoit parfaitement son environnement et, tel Tom de *De battre mon cœur s'est arrêté*, il sait en tirer profit et transcender ce qui s'offre à lui. La prison, où se déroule quasi exclusivement l'ascension de ce jeune délinquant, est en cela le lieu idéal pour le cinéma d'Audiard, précis, acéré, physique.

Un prophète n'épouse pourtant pas le chemin classique du « film de prison », ni même celui du « film de mafia », auquel il peut faire penser. C'est le brio de l'écriture du maître du film noir : inscrire son film dans un courant et imposer de libres variations qui le sortent des sentiers battus. Ainsi, Malik El Djebena - même s'il est habité par la culpabilité - n'est pas clairement mû par un sentiment de vengeance vis-à-vis du caïd corse qui l'a poussé à tuer et n'agit pas non plus pour « tuer le père », dont il prendra pourtant en quelque sorte la place. C'est plus subtil que cela. C'est la nature humaine, ordinaire, placée dans un contexte extraordinaire, qui intéresse Audiard, non pas les figures de héros mythiques. La violence extrême qui révèle l'être profond. *Un prophète* confirme la puissance intelligente et raffinée du réalisateur, également étonnant « faiseur » d'acteurs, et s'impose comme une forme d'aboutissement. S'il fallait tout de même lui faire un reproche, ce serait un excès de contrôle : on serait curieux de voir Audiard passer sa maîtrise dans la moulinette de la spontanéité...

Ch.R. - Fiches du Cinéma

est obligé d'être sur le qui-vive à tout instant. En prison, toute sympathie est suspecte.

Quel souvenir gardez-vous du Festival de Cannes ?

Comme un coup de tonnerre dans la nuit. Le film est long, lourd, j'ai vécu la tête dedans pendant quatre ans. Et puis soudain, le grand prix du jury. Pour moi, ceux qui allaient chercher des prix à Cannes, c'étaient des Wenders, des Woody Allen ou des Coppola. Mais bon, je ne peux nier que c'est très agréable.

Propos recueillis par Olivier Delcroix - Le Figaro

Par quel bout prendre ce film dense et compact, pelote de nerfs et de muscles dont on pourrait tirer mille fils ? Peut-être commencer par le plaisir cinématographique, premier, immédiat, entier, tel que ressenti lors de la découverte du film alors qu'on n'en savait rien ou pas grand-chose : 2 heures 29 minutes de cinéma agrippant, qui empoigne tous vos sens et vos pensées sans se relâcher ni vous relâcher une seconde.

Même choc que devant *Gomorra*, avec lequel *Un prophète* partage pas mal de choses : le Grand Prix cannois, une esthétique cohérente et dépouillée, un rapport fort au réel (ni documentaire, ni naturaliste) et au cinéma de genre, des acteurs inconnus mais fantastiques (à l'exception de Niels Arestrup chez Audiard ou Toni Servillo chez Garrone, qui ne sont pas inconnus mais également géniaux), une puissance d'incarnation peu commune, et une dimension politique qui ne s'affiche jamais mais se déduit de ce que le film montre.

On pense aussi à tous les grands qui ont filmé les gangsters ou la prison, les Walsh, Fuller, Becker, Siegel, Scorsese, et on se dit que ça faisait très longtemps qu'un film français n'avait pas exsudé une telle force, une telle crédibilité. Le monde et les personnages décrits dans *Un prophète* sont absolument fictifs, mais on y croit dur comme fer, on éprouve totalement ce que les Anglo-Saxons appellent la fameuse "suspension of disbelief", la suspension du scepticisme. Ré-éprouver le vieux cinéma comme vecteur de croyance absolue en la fiction et ré-insuffler vitalité et fraîcheur de première fois dans un genre a priori usé jusqu'à la trame, telles sont les principales vertus de Jacques Audiard avec ce film.

On entre dans *Un prophète* direct, avec l'incarcération du jeune Malik. On ne sait rien de lui : ni son passé, ni son milieu familial, à peine ses délits (quelques larcins mineurs). Malik est un matériau brut, vierge, un être à façonner tant pour les tauliers de la taule que pour le cinéaste. Entre la bande des Corses, l'aile des Arabes, le degré de corruption des matons, Malik va vite apprendre les règles de survie entre les murs, les rapports de force, le circuit de l'économie souterraine, la règle du jeu des bakchichs, la loi de la violence. Mais aussi les alliances, les possibilités d'amitié, l'éducation scolaire. Au cœur de tout, la relation tordue, perverse, complexe, jeu d'échecs maître-esclave à reflets filiaux entre Malik et Luciani, le parrain des Corses. Gouverné avant tout par ses intérêts individuels, indifférent aux lignes ethno-claniques, Malik est un personnage passionnant, mélange d'intelligence innée et d'acquis rapidement ingérés, mix d'ange et de démon, d'innocence et de machiavélisme, parangon d'individualisme mais pétri par son environnement. Même si telle n'était pas l'intention des auteurs, même si le film est magnifique au premier degré de sa fiction carcérale, on peut aussi voir en Malik une figure de self made man libéral, un sujet pensant laïc. De même qu'il est loisible (mais pas obligatoire) de considérer la prison du film comme une allégorie de notre société, avec ses faibles et ses puissants, ses lois transparentes ou obscures, ses relations d'intérêts, ses basculements de rapports de force, ses fractures communautaires. De ce point de vue, *Un prophète* est constamment ouvert et polysémique, lisible comme simple chronique de gangsters qui s'affrontent mais accueillant toutes les métaphores sociales ou politiques possibles.

Si les histoires de truands et de cabane ne sont pas inédites au cinéma, la réalisation d'Audiard est elle peu commune : tendue comme une zone frontière en état de guerre, privilégiant le gros plan et les espaces fragmentés aux plans larges, rentrant dans le lard de chaque scène, évitant la musique ou la moindre surcharge décorative, elle finit par conférer une présence impressionnante à ses personnages, à leur corps, leur visage, leur diction. Les êtres filmés ici sont tellement présents et vibrants que la surface plane de l'écran semble prendre du relief, que chaque centimètre carré du cadre (et du hors champ) paraît habité d'un souffle de vie supérieur.

Atteindre de tels prodiges d'incarnation dans le cinéma français, on ne voit que Pialat ou Kechiche. Pour cela, il faut aussi des acteurs à la hauteur : du vieux routier Arestrup au nouveau venu Tahar Rahim en passant par absolument tous les seconds rôles, ils sont tous au-delà du bon : mémorables, gigacinégeniques, là. Soit dit en passant, monter un casting 50 % arabe pour un film de genre et pas pour un film-dossier sur l'immigration, c'est un geste très fort, plus fort que tous les tracts ou scénarios antiracistes.

On entend bien les réserves que pourrait susciter *Un prophète* : film de mecs, fascination pour les rapports de force, esthétique forclosée... Adresserait-on les mêmes bémols à Walsh, Fuller, Scorsese ou Tarantino ? Pourquoi ce qui est naturel dans le cinéma américain et qui existe dans la réalité (la noirceur, la masculinité, les liens de pouvoir ou d'intérêts...) serait-il suspect dans le cinéma français, pas digne d'être filmé, exploré, travaillé ? Film de genre éternel, film français d'aujourd'hui dont on n'a pas fini d'épuiser les multiples niveaux de lecture, *Un prophète* est un coup de cinéma qui fait bang ! Et résonne longtemps.

S.Kaganski - Les Inrockuptibles

CINÉVÉNEMENTS MARDI 20 OCTOBRE À 20H30
À CÔTÉ 2009 - FRANCE - COULEUR - 1H32
DOCUMENTAIRE DE STÉPHANE MERCURIO
Le film raconte la prison, mieux sans doute, et s'en est troublant, que n'importe quelle incursion carcérale. Tant les vies arrêtées de celles qui attendent en disent long sur les mécanismes de déconstruction à l'œuvre en détention. À côté réussit un pari risqué : dire l'inhumain sans jouer avec l'émotion. Libération
SÉANCE CINÉ-DROIT EN COLLABORATION AVEC L'ASSOCIATION ARC-EN-CIEL, L'ANVP (VISITEURS DE PRISON) ET L'AUMÔNERIE CATHOLIQUE
SUIVIE D'UN DÉBAT EN PRÉSENCE DE LA RÉALISATRICE ET D'ALAIN BLANC, PRÉSIDENT DE CHAMBRE À LA COUR D'APPEL DE DOUAI